LE ROI STANISLAS EN LORRAINE ET SON HÉRITAGE[1]

† François Roth
Professeur d'histoire émérite de l'Université de Lorraine
Ancien président de l'Académie de Stanislas

Le roi Stanislas ! À Nancy, à Lunéville et un peu au-delà, on connaît encore son nom. La place Stanislas, patrimoine mondial de l'humanité, est connue dans le monde entier, au point que des Japonais et des Chinois viennent régulièrement la visiter ! Le roi Stanislas a régné presque trente ans sur les duchés de Bar et de Lorraine, de 1737 à 1766. Il nous a laissé un héritage, cette place d'abord, où les Nancéiens aiment se réunir et admirer mais aussi notre académie dont il a été le fondateur. C'est pourquoi notre académie a saisi cet anniversaire, 250 ans, pour lui rendre un hommage mérité. Mon objectif n'est pas aujourd'hui de vous infliger un nouveau panégyrique mais d'essayer plutôt de vous faire retrouver le vrai Stanislas que déjà de son vivant, les portraits d'apparat que nous avons conservés, masquaient et masquent encore la vraie physionomie. Mon objectif est d'abord de faire revivre sa vraie personnalité, ses activités, puis de mettre en perspective l'héritage qu'il nous a laissé.

L'arrivée du roi Stanislas en Lorraine

Une question initiale doit d'abord être abordée ; pourquoi et comment Stanislas est-il arrivé en Lorraine ? Il est arrivé au terme d'une négociation internationale compliquée qu'il a subie plutôt que conduite. Rien ne prédisposait Stanislas Leszczynski, ce noble polonais, à devenir sur ses vieux jours duc de Bar et de Lorraine ; son ambition avait été d'être roi de Pologne ; deux fois les événements politiques l'avaient chassé de son trône, la seconde fois en 1733. À cette date, la Russie et l'Autriche imposèrent à sa place aux Polonais un prince de Saxe. Stanislas trouva refuge à Kœnigsberg auprès du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume, le célèbre roi-sergent, espérant toujours retrouver son trône. Lors de son premier exil, sa fille chérie, Marie, avait épousé le jeune Louis XV et était devenue reine de France. Plutôt que d'entretenir à vie cet exilé, le roi Louis XV et son principal ministre, le cardinal de Fleury, songèrent avec l'aide de la Prusse, à trouver un port d'attache à ce beau-père déjà âgé. Une solution se présenta : le jeune duc de Lorraine François III, le fils de Léopold, vivait à Vienne où il se préparait à épouser Marie-Thérèse, la fille et héritière de l'empereur d'Autriche. À cette union, la monarchie française opposa vite un veto que le secrétaire d'État Chauvelin avait brutalement exprimé : « Nous ne souffrirons jamais la Lorraine et la puissance impériale réunies sous la même main. »
Une négociation s'engagea entre la France, l'Autriche et François III pour obtenir le renoncement du duc à la Lorraine où il ne résidait plus ; la France reconnaîtrait son mariage autrichien

Jean Girardet (1709-1778), ***Stanislas remettant à Antoine-Martin Chaumont de La Galaizière les statuts de la Bibliothèque royale et publique, le 28 décembre 1750***
Huile sur toile, vers 1750. Nancy, © Académie de Stanislas

et avant que la mort de son beau-père l'empereur lui permette de revenir à Vienne, le jeune duc trouverait une compensation en Toscane. Dans cette perspective, les duchés de Lorraine et de Bar, territoires que, depuis Henri II, la couronne cherchait à réunir au royaume, deviendraient enfin français. Plutôt que de les annexer purement et simplement, Fleury imagina de préparer leur réunion en plaçant en Lorraine le roi déchu de Pologne. On proposa cette solution à Stanislas Lezczynski, à condition de signer un acte d'abdication de la couronne de Pologne, ce qu'il se résigna à faire le 27 janvier 1736 ; il put cependant garder le titre de roi. Le mariage de François et de Marie-Thérèse eut lieu rapidement à Vienne le 12 février 1736 puis, après bien des hésitations, le duc François se résigna le 24 septembre 1736 à signer l'acte de renonciation.

À Versailles, furent réglées les modalités de l'arrivée de Stanislas en Lorraine ; le 30 septembre 1736, Stanislas qui avait été installé à Meudon, dut signer une convention (restée à l'époque secrète) par laquelle d'abord il confiait l'administration des duchés à un intendant désigné par le roi. Quant aux pouvoirs militaires, ils seraient exercés par le maréchal de Belle-Isle, gouverneur des Trois-Évêchés et des troupes françaises s'installèrent dans les duchés. Ce n'était pas la première fois ! Puis le roi nomma un intendant en la personne d'Antoine Chaumont de la Galaizière qui reçut le titre de chancelier ; celui-ci prêta serment à Stanislas. Le tableau qui relate la scène, donne l'impression de la soumission totale d'un chancelier à genoux qui place ses mains entre celles du roi. C'était une mise en scène. La réalité était toute autre ; la mission du chancelier était de préparer la réunion des duchés à la France, laquelle deviendrait effective à la mort du roi de Pologne.

À 60 ans, le roi Stanislas devenait duc de Bar et de Lorraine ! Ce serait une rapide transition. Nul ne pensait qu'il régnerait près de trente ans ! Or le roi était encore alerte, résistant et jouissait d'une assez bonne santé. Au nom du roi, La Galaizière et, au nom de Stanislas, le grand maréchal Meszek prirent possession successivement du duché de Bar, le 8 février 1737, puis de Nancy et du duché de Lorraine le 21 mars. La duchesse douairière Élisabeth-Charlotte abandonna, dans la douleur et la mort dans l'âme, le château de Lunéville pour celui de Commercy qui lui avait été attribué, sa vie durant. Stanislas put quitter Meudon pour se rendre en Lorraine ; il arriva à Lunéville le soir du 4 avril ; le 9 avril, il fit son entrée solennelle à Nancy pour en prendre possession ; il fut intronisé dans la salle des Princes aujourd'hui détruite et alors située à l'emplacement actuel de la place du Marché ; la population ne manifesta aucun enthousiasme particulier pour l'accueillir. Un feu d'artifice clôtura la journée. Plutôt que de résider à Nancy, Stanislas préféra s'installer au château de Lunéville, vidé de son mobilier par François III. « Le château était petit dans le goût de Versailles » ; il fallut le meubler et l'aménager ; ce fut la première occupation de Stanislas.

Stanislas, un roi nominal

Les duchés qui étaient jusque-là un État princier, deviennent de fait une province française, administrée par un intendant qui porte le titre de chancelier. Les duchés n'ont plus ni monnaie propre ni armée. Le roi Stanislas préside les réunions des conseils et signe de son nom

François-André Vincent (1746-1816), ***Antoine-Martin Chaumont de La Galaizière est créé chancelier de Lorraine par le roi Stanislas le 18 janvier 1737***. Huile sur toile, 1778. Inv. D.62.3.1 © Musée lorrain, Nancy / Photo. P. Mignot

tous les édits et arrêts des conseils ; il est souverain dans toutes les formes ; il a les apparences d'un roi car il bénéficie d'une liste civile confortable qui lui permet d'entretenir une cour, mais il n'exerce pas les pouvoirs du roi : les pouvoirs civils sont confiés au chancelier La Galaizière, les pouvoirs militaires au maréchal de Belle-Isle. Stanislas doit toujours s'incliner devant les décisions de son chancelier qui reste aux affaires trente ans jusqu'à la fin de son règne. Le roi Stanislas dispose cependant de quelques moyens de pression et finit parfois par arriver à ses fins dans les domaines qui ne relèvent pas de la souveraineté, par exemple la création de la « Société royale des sciences et arts », d'abord refusée par le chancelier, diverses fondations charitables ou sociales, les travaux d'urbanisme de Nancy, sa capitale où d'ailleurs il ne réside pas !

Le chancelier La Galaizière exerce tous les pouvoirs civils ; selon le procureur général Bourcier de Monthureux, « Le chancelier est l'organe et l'interprète des volontés du roi… Il préside le sanctuaire sacré du souverain ; il est le chef de la justice dans tous les tribunaux, l'âme de la police publique. Ce magistrat renferme en lui le principe des différentes fonctions ». Comment gouverne-t-il ? Il conserve la Cour souveraine et les deux Cours des comptes (Barrois et Lorraine) ; c'est une concession formelle car il met rapidement en place deux instances nouvelles : un nouveau Conseil d'État et un nouveau Conseil royal des finances ; il installe ses bureaux dans une aile du château de Lunéville et suit Stanislas dans

ses déplacements à la Malgrange et à Commercy; il emploie surtout du personnel français ; les premières années, il est conseillé et surveillé par le cardinal de Fleury.

Les duchés n'ont plus d'armée, plus de monnaie et la fiscalité de la monarchie est progressivement introduite : les baux des fermes sont augmentés ; la fiscalité des salines, une ressource essentielle s'accroît. Et surtout, le vingtième, un impôt français, est introduit en 1750, malgré les protestations de la Cour des comptes. L'ordre et la sécurité sont assurés par une nouvelle maréchaussée puis une refonte administrative en juin 1751 organise le territoire en 31 baillages et 7 prévôtés. Le régime administratif des forêts est modifié. En 1747, 15 maîtrises des eaux et forêts dirigées par un grand-maître remplacent les grueries ducales. L'un des objectifs est d'augmenter les coupes dans les forêts ; dans ce but, le chancelier fait réaliser en 1750-1753 l'arpentage des forêts du comté de Bitche, la construction des routes de la forêt de Haye… Le chancelier se préoccupe des activités économiques : il encourage les salines, les faïenceries, le commerce d'entrepôt à Nancy ; pour préparer l'union douanière qui n'est intervenue qu'à la fin de l'Ancien Régime, il fait décider en 1754 la liberté de commerce des grains avec les autres provinces de France.

Les résistances

La population reproche rapidement au chancelier La Galaizière son autoritarisme, ce qui n'est pas faux ; il devient impopulaire et le reste. Les résistances viennent d'une partie de la noblesse et des membres des institutions lorraines et de la population qui subit de plein fouet l'augmentation de la fiscalité et les nombreuses corvées qui touchent les paysans. On s'aperçoit assez vite que l'ancienne dynastie conserve des fidèles, pas seulement dans la noblesse. En 1744, la France et l'Autriche sont en guerre et une armée autrichienne commandée par Charles-Alexandre de Lorraine, le frère cadet de François, s'approche des frontières et ses éclaireurs arrivent jusqu'aux environs de Sarreguemines. Stanislas prend peur et quitte précipitamment Lunéville pour se réfugier à Metz. L'alerte est de courte durée car Charles-Alexandre ne peut franchir le Rhin puis l'entrée en guerre de la Prusse oblige l'Empire à envoyer Charles-Alexandre protéger la Bohème. Aux Pays-Bas, Louis XV remporte la victoire de Fontenoy et, avant de regagner Versailles, passe quelques jours à Lunéville. Puis Charles-Alexandre est nommé gouverneur des Pays-Bas et s'installe à Bruxelles. Il a renoncé à la Lorraine mais attire des Lorrains à sa cour, dans l'armée impériale, dans son administration. Parmi eux, retenons le nom du jeune baron de Vincent dont le père avait suivi François III à Florence ; il engage une longue carrière dans l'armée et la diplomatie impériale qui le conduit en 1815 à l'ambassade d'Autriche à Paris. Après la mort soudaine en 1765 de l'ancien duc François devenu empereur, des cérémonies funèbres en Lorraine montrent la persistance de l'attachement à l'ancienne famille. Les dernières années du règne de Stanislas sont très dures : conséquences de la guerre de Sept Ans, accroissement de la fiscalité et une mauvaise météorologie (sécheresses et mauvais temps) entraîne des récoltes médiocres. Le chancelier La Galaizière a servi de repoussoir et finalement Stanislas a été assez bien accepté, sans réussir à faire oublier l'ancienne dynastie.

Le roi Stanislas : sa personnalité, ses centres d'intérêt

Stanislas est robuste, un peu corpulent, monte encore à cheval et chasse. C'est un homme ouvert, jovial, taquin, parfois coléreux ; il est sensible à la flatterie. Il aime les plaisirs de la vie. Stanislas accorde beaucoup d'importance à sa famille, à la reine Catherine Opalinska ; celle-ci vite malade et déprimée, n'arrive pas à s'habituer à Lunéville ; elle veut retourner en Pologne ; elle meurt en 1747 et est inhumée à Bonsecours. Stanislas est très attaché à sa fille, la reine Marie, avec laquelle il entretient une abondante et très affectueuse correspondance. Il se déplace pour la voir à Versailles et la reçoit à Lunéville et à Commercy. Sa fille aurait souhaité le remarier mais Stanislas âgé de 70 ans, ne se laisse pas faire et éconduit poliment les prétendantes qu'on voudrait lui présenter. Il est attentif à ses petits-enfants, à ses petites filles Adélaïde et Victoire qu'il reçoit à deux reprises à Lunéville et, surtout, au dauphin Louis. Celui-ci lui avait demandé des conseils pour l'éducation de ses enfants. Stanislas lui répond par « un Plan d'éducation pour les jeunes princes » où il s'inspire de Fénelon, précepteur du duc de Bourgogne ; il donne des avis sur le choix du précepteur, le choix du confesseur et conclut : « de toutes les sciences utiles ou nécessaires à un prince, la première, vous le savez, c'est la religion. » La mort de Louis qui décède de la tuberculose à 34 ans, en décembre 1765, est l'une des dernières grandes douleurs de sa longue vie. Stanislas que l'on présente souvent comme le modèle des époux et des pères, a eu plusieurs maîtresses successives. La plus connue, et la dernière, est Madame de Boufflers dont le mari est capitaine de ses gardes ; après le décès de la reine, elle occupe une place plus grande. Elle est vive, piquante, elle joue de la flûte, elle anime la cour, organise des divertissements, joue aussi la comédie ; elle est même parfois infidèle car elle n'est pas sans avoir des aventures avec le chancelier, avec le littérateur Saint-Lambert et quelques autres.

La journée de Stanislas commence tôt : à 5 heures du matin en été, à 6 heures en hiver ; il déjeune rapidement puis il lit, fume sa longue pipe, travaille à sa correspondance puis reçoit ; le vendredi et le samedi, il préside les conseils ; en fin de matinée, il assiste tous les jours à la messe, une messe chantée et en musique ; il déjeune après la messe : des repas de 16 puis 25 couverts ; il aime les viandes, les gibiers, les pâtés, les desserts comme le baba au rhum ! Il aime le bourgogne et raffole du vin hongrois de Tokay ; le soir, il ne dîne pas. Il est gourmand, mange trop de melon au point d'avoir parfois des indigestions. Il aime la musique, il joue lui-même de la flûte ; il peint parfois ; il veille sur son orchestre et ses musiciens qui jouent à la chapelle, lors des repas, donnent des concerts… Il aime les animaux : on connaît le chien Griffon, le singe Jacquot ; il devise avec son nain, Nicolas Ferry, l'indocile et parfois impertinent Bébé. Les soirs, où il n'y a ni fête, ni théâtre ni concert, il se retire assez tôt dans ses appartements.

Stanislas réside habituellement au château de Lunéville qu'il meuble et dont il aménage le parc ; le château subit deux incendies en 1744 et 1755. Quand il vient à Nancy, il réside à La Malgrange qu'il fait aménager ; après 1744, il fait des séjours parfois de quelques semaines au château de Commercy ; presque chaque année, il se rend à Versailles pour visiter sa fille, en 1751, du 18 septembre au 3 novembre, en 1753, en 1759, trois mois en 1760,

Attribué à Nicolas de Mirbeck (1738- ?)
Stanislas en tenue d'intérieur fumant sa pipe et grondant le nain Bébé
Huile sur toile, XVIII[e] siècle
Inv. 95.400 © Musée lorrain, Nancy
Photo. P. Mignot

encore en 1765 ; il ne retourne jamais en Pologne. Dans sa cour brillante se mêlent les Polonais comme le comte Ossolinski, grand-maître, dont la femme a été maîtresse du roi, le baron grand-maréchal Meszec qui meurt en 1747, le comte Zaluski, les Lorrains et les Français. Notre confrère Stéphane Gaber s'est penché sur les Polonais à Lunéville. Au fil des années, la place des Polonais diminue car ils sont remplacés par des Lorrains et des Français. Stanislas dispose d'une liste civile de I 500 000 livres rapidement portée à 2 millions de livres et qui est gérée par Alliot, son intendant aulique qui a laissé des comptes précis. Les charges et pensions de la cour (756 personnes autour de 1760) coûtaient environ 500 000 livres, le quart du budget annuel en 1764 ; parmi les dépenses, il faut faire entrer le coût parfois élevé des fêtes qu'il donnait volontiers. Stanislas entretient un orchestre avec des chanteurs et des musiciens qui jouent à la messe, aux repas et donnent spectacles et concerts.

Stanislas est accueillant ; il reçoit des Polonais, des hôtes de passage, il invite beaucoup : Montesquieu, le président Hénault, Voltaire qui arrive accompagné de Madame du Châtelet, la belle Émilie, cette femme remarquable dont Élisabeth Badinter a récemment ressuscité la figure ; c'est une femme séduisante, intelligente, cultivée, qui écrit et s'intéresse aux sciences, qui traduit Newton en français ; avec Voltaire elle entretint depuis plus de quinze ans une relation plus intellectuelle que charnelle ; elle le trompe quelquefois ; bientôt Émilie noue à Lunéville une relation passionnée avec un jeune littérateur, un poète disait-on, Saint-Lambert, l'auteur des *Saisons* ; Émilie tombe enceinte de ses œuvres puis revient à Lunéville en 1749 pour accoucher d'une petite fille ; quelques jours après l'accouchement, une infection se déclare et l'emporte ; elle avait quarante-trois ans. C'est le deuil à la cour de Lunéville et elle est inhumée dans l'église Saint-Jacques. Quant à Voltaire, il est effondré, quitte Lunéville puis se console assez vite. Il ne revient pas à Lunéville mais correspond avec le roi.

Stanislas est un homme cultivé qui, outre le polonais, parle plusieurs langues européennes ; il a un esprit curieux ; il s'intéresse à l'agriculture et à l'astronomie, aux problèmes de son temps ; il écrit avec l'aide de son secrétaire le chevalier de Solignac. Il est très assidu à son courrier, écrit surtout en français, dans un français parfois maladroit et fautif, amélioré par les corrections de son secrétaire. Il se pique d'être un monarque philosophe comme Marc-Aurèle, comme Julien, comme son collègue le roi de Prusse Frédéric II dont il est le correspondant. De son vivant, en1764, un prêtre célèbre le roi philosophe, qualité que la postérité lui a reconnue.

C'est un croyant convaincu dont la piété affective est parfois démonstrative, à la polonaise ; une fois, il aurait assisté à une partie de la messe à Bonsecours étendu à terre et les bras en croix ! Il fait ses Pâques, suit jeûne et abstinence ; il a une grande dévotion au Sacré Cœur, à la Vierge dont il célèbre toutes les fêtes et aux saints polonais comme Jean Népomucène. De temps en temps, il se rend en pèlerinage. Sa religion n'est ni rigoriste ni austère ; il est attaché aux biens de ce monde et aux plaisirs du corps ; il pense seulement que la règle suprême de l'homme sage est de savoir garder la mesure ; chaque homme devrait apprendre à se connaître et à se faire, je cite Stanislas, « une société de son cœur ». C'est aussi un protecteur des Jésuites. Il a un confesseur jésuite, Menoux, qui le sermonne, lui impose des pénitences dont il suit plus ou moins les conseils ; il refuse de chasser les Jésuites qui restent en Lorraine à la cour et à l'Université de Pont-à-Mousson. Ceux-ci doivent quitter la Lorraine, après sa mort, au cours de l'année 1768. Par rapport à beaucoup de chrétiens de son temps, Stanislas se plaçait dans le sillage des Lumières, il réfléchissait sur la manière d'assurer aux hommes le bonheur en se fondant sur les progrès de la raison, sans rejeter la religion et le rôle de l'Église. Il réfléchissait aussi à une réforme de l'Église. Il souhaitait limiter et tempérer l'autorité du pape grâce à la création d'un « conseil du pape », un collège de douze évêques représentant les six grands pays catholiques européens.

Stanislas a beaucoup écrit et a laissé beaucoup d'inédits. Il publie en 1749 *Le philosophe chrétien* où il explique comment l'incrédulité doit être combattue « par le simple bon sens ». Il polémique courtoisement avec un citoyen de Genève dont vous connaissez le nom, Jean-Jacques Rousseau, qui répond poliment à son royal contradicteur. Dans le genre illustré par le *Télémaque* et par *Robinson Crusoé*, Stanislas imagine aussi un dialogue imaginaire et utopique intitulé *Les Entretiens d'un Européen et d'un Insulaire du royaume de Dumocala* ; dans cette île située dans les mers australes vit une population aux mœurs pures et sagement gouvernée. Son texte qui a été réédité il y trente ans par René Taveneaux et Laurent Versini, ne doit pas être lu comme une aimable évasion exotique : il y décrit un plan de réforme morale et sociale dont les gouvernants de son temps sont invités à s'inspirer. Il y rêve d'un âge d'or qui contraste avec les difficultés du présent. Dans d'autres écrits, Stanislas est attentif à la situation de l'Europe sur laquelle il réfléchit, sans avoir la moindre prise sur les réalités ! Il jette « un coup d'œil » sur « les problèmes de la Russie » et sur la manière dont ce

pays peut et doit contribuer à l'équilibre de l'Europe, une question encore d'actualité aujourd'hui ! C'est un homme pacifique qui rêve d'une paix universelle ; il a écrit un texte intitulé *De l'affermissement de la paix générale* où il se montre peut-être moins utopique que l'abbé de Saint-Pierre. À la fin de sa vie, presque aveugle, il ne peut plus guère écrire ; il fait publier en 1762-1763 les quatre volumes du *Philosophe bienfaisant*. Stanislas a-t-il eu beaucoup de lecteurs ? Je ne le crois guère ; ses textes longs, verbeux, encombrés de digressions, ont tout pour désespérer un lecteur d'aujourd'hui. Ils permettent de découvrir un homme qui réfléchit aux problèmes de son temps et à la condition humaine. Sa correspondance, plus spontanée, permet de découvrir un homme sensible, généreux et attentif à ses proches.

L'urbanisme et les fondations

Stanislas s'est intéressé aux villes de son duché et, à défaut de gouverner, il a voulu les transformer ; il a eu la chance de rencontrer et de pouvoir travailler avec un architecte remarquable et des artistes. Emmanuel Héré qui est devenu l'architecte de Stanislas, entretient une relation très étroite avec le prince qui l'anoblit et le comble de bienfaits ; Stanislas sait aussi distinguer le ferronnier Jean Lamour et d'autres artistes, peintres et sculpteurs. L'œuvre d'urbanisme de Stanislas a été surtout remarquable à Nancy. Son projet est connu : il consiste à relier entre elles les deux villes jusque-là distinctes, la vieille ville des ducs et la ville italienne de Charles III ; il imagine une troisième ville dont la pièce maîtresse serait une place Royale. Pour la réaliser, il faut d'abord négocier avec Belle-Isle pour araser en partie les fortifications, ce qui a pour avantage de limiter la hauteur des futurs bâtiments. Stanislas obtient gain de cause et fait accepter et financer la construction d'une place Royale. Cette idée n'est pas originale ; on avait déjà construit des places royales à Paris – place des Vosges, place de la Concorde – et ailleurs. Les plans sont conçus par Héré et suivis attentivement par le roi. Cette place répond à une première finalité : l'exaltation de la gloire monarchique avec l'installation en 1752 en son centre de la statue du roi Louis XV. Sur les parements du socle sont représentées les allégories de quatre vertus monarchiques : la prudence, la justice, la valeur et la clémence. Puis la place se prolonge par une petite rue que ferme en partie un arc de triomphe sur lequel on peut encore lire en latin les devises dont voici la traduction française : « *Au prince victorieux* » et « *au prince pacifique* ». Ce prince, c'est son gendre, le roi de France Louis XV. Dans le décor des grilles, des portes, des fontaines, forgées par Jean Lamour, les symboles monarchiques abondent : les fleurs de lys, les feuilles de chêne, les lauriers, les casques et les drapeaux. Cette place Royale s'inscrit dans une longue tradition de glorification du souverain. Ce souverain, ce n'est plus le duc mais c'est le roi de France ! La réunion à la couronne est déjà accomplie !

La seconde finalité est celle de créer à Nancy un centre-ville, une place sur laquelle sont réunis les bâtiments publics et en premier lieu cet hôtel de ville, les bâtiments de l'intendance, un théâtre aujourd'hui disparu, etc. Dans l'utopie dont j'ai déjà parlé, Stanislas fait parcourir à son visiteur la capitale de Dumocala ; en écrivant ce texte, il ne pouvait manquer d'avoir à l'esprit ce qu'il était en train de réaliser à Nancy : « C'était une ville immense dont les

rues étaient propres, larges et bien percées ; l'air y paraissait aussi sain qu'à la campagne ; les maisons de particuliers étaient commodément bâties ; la pompe et la magnificence étaient réservées pour les édifices publics, qui dans un goût d'architecture différente du nôtre, et peut-être plus simple et plus noble en même temps, marquaient la grandeur du génie qui les avait entrepris ». Stanislas était fier de ce qu'il avait réalisé ; il avait envoyé à la plupart des souverains avec lesquels il correspondait le *Recueil grand atlas des bâtiments et édifices* qu'il avait fait construire en Lorraine. Frédéric II le remerciait en ces termes : « Votre Majesté donne l'exemple à tous les rois de ce qu'ils devraient faire ; elle rend les Lorrains heureux et c'est là le seul métier des souverains », 2 juillet 1754. C'était flatter un peu Stanislas et aller dans le sens de ce qu'il souhaitait ; on attribue à Stanislas cette maxime : « *Un Roi n'a besoin pour sa gloire que d'être aimé par ses peuples.* »

Pour être complet, j'ajouterai sans insister ce qu'il reste à Nancy du patrimoine légué par Stanislas : l'église de Bonsecours, la place d'Alliance, la caserne Sainte-Catherine construite pour éviter aux habitants le logement des troupes, l'agrandissement de l'hôpital Saint-Julien et enfin, en 1762, les deux portes triomphales Stanislas et Sainte-Catherine, ces arcs de triomphe de style dorique qui existent encore aujourd'hui. À Lunéville, la ville où le roi a vécu, on lui doit l'église Saint-Jacques commencée en 1747 sur les plans d'Héré, ornée des sculptures de Guibal et des peintures et tableaux de Girardet. Je signale aussi toute une série d'embellissements des Bosquets qui malheureusement ont disparu : le *Kiosque*, le *Trèfle*, le *Rocher* avec ses automates, la perspective qui ouvrait le regard jusqu'au salon de Chanteheux, aussi disparu. Enfin je n'oublierai pas la reconstruction de la ville de Saint-Dié, largement détruire en 1759 par un incendie ; la ville est reconstruite selon les règles de l'urbanisme de son temps ; il n'en subsiste plus guère que le plan des rues car la plupart des bâtiments du XVIII[e] ont été détruits en 1944.

On doit à Stanislas toute une série de fondations dont il a arraché le financement à son chancelier. À l'imitation de ce qui se faisait alors en France et en Europe, Stanislas voulut fonder à Nancy une académie ; il envoya son secrétaire Solignac enquêter à Paris et élabora un projet que La Galaizière écarta ; Stanislas ne se découragea pas ; il revint à la charge avec un nouveau projet, celui d'une « bibliothèque royale et publique » et envisagea une commission pour décerner des prix littéraires et scientifiques. La Galaizière finit par accepter et Stanislas put signer un édit qui définissait ses statuts le 27 décembre 1750 ; elle tint sa première séance publique, après une messe du Saint-Esprit célébrée à la cathédrale, dans la galerie des Cerfs du palais ducal, le 3 février 1751, en présence du roi, de la cour, de la noblesse, des magistrats et des ordres religieux. Solignac fit le premier discours ; j'en ai extrait cette phrase où il s'adressait aux censeurs chargés de décerner les futurs prix ; il leur présentait cette création du roi comme une voie pacifique pour réaliser la fusion entre Lorrains et Français : « Vous trouverez les moyens d'orner votre patrie par vos talents, ne fut-ce pour vous donner plus de rapports et de relations avec la France dont vous devez faire un jour une des plus illustres portions […] Votre langue, vos penchants, votre origine sont les mêmes […]

Il ne tient qu'à vous de l'égaler par la culture de l'esprit. » Dans ce contexte, on lui décerna le surnom de Bienfaisant. La première assemblée publique se tint le 8 mai, à l'hôtel de Craon.

Puis, par une lettre du 27 décembre 1751 signée de sa main et contresignée par Solignac, il définissait les statuts d'une « Société royale des sciences et des belles-lettres ». Ce fut l'acte de naissance de l'Académie de Stanislas. Elle devait compter quarante membres : cinq académiciens pensionnaires, douze honoraires, quinze associés titulaires résidant à Nancy, huit associés étrangers. Pour la former, il appela des hommes de qualité comme le chevalier de Solignac, le père de Menoux, le chevalier de Tressan, Saint-Lambert présenté parfois comme l'idéal de l'académicien. Solignac, la cheville ouvrière, devint le premier secrétaire perpétuel de cette société. Désormais, les académiciens se réunirent, ouvrirent les concours, décernèrent des prix et publièrent des mémoires. Ils recrutèrent des associés étrangers. Ils tinrent aussi des assemblées publiques ; la première eut lieu à Nancy en présence de son fondateur, le 20 octobre 1760 ; le 27 juin 1763, l'académie s'assembla pour la première fois à l'hôtel de ville. Le dernier acte de Stanislas fut un édit de 1763 qui fixait les jetons de présence que recevraient à chaque séance les académiciens présents.

Après la mort de Stanislas, la société poursuivit ses activités et chargea son secrétaire Solignac de prononcer à l'hôtel de ville, le 10 mai, un éloge funèbre de son fondateur dont je vous épargnerai la lecture car il couvre vingt-cinq pages manuscrites *in-folio*. Chaque année, le 23 février, la société déléguait à l'église de Bonsecours au moins trois de ses membres au service anniversaire célébré en l'honneur de son fondateur. L'objectif de Stanislas, en créant cette compagnie, était de « remplir une fonction pédagogique et politique et d'ouvrir la Lorraine aux lumières modernes ». J'ajouterai à Nancy la fondation du collège royal des médecins qui fut à l'origine de l'enseignement de la médecine à Nancy, l'ouverture du jardin des plantes et les premiers travaux qui donneront naissance au parc de la Pépinière. On doit aussi à Stanislas des fondations qu'aujourd'hui on appellerait sociales et parmi elles, je retiendrai le Coton, un asile pour les vieillards à Lunéville.

Une fin de vie plutôt morose

En 1760, Stanislas a quatre-vingt-trois ans ; il est touché par la vieillesse ; il cesse de monter à cheval ; il abandonne la chasse, liquide sa meute mais garde son chien Griffon ; il se déplace encore un peu à Nancy et à Commercy ; il fait son testament le 30 janvier 1761. Il reçoit sa fille Marie, ses petites-filles Adelaïde et Victoire qui viennent prendre les eaux à Plombières ; elles sont reçues à Nancy, le 5 juillet 1761, puis reviennent en mai 1762 ; Stanislas organise des fêtes en leur honneur. Ce sont les dernières ! Autour de lui, les disparitions se succèdent : le nain Bébé meurt le 9 mai 1764 à l'âge de vingt-deux ans ; en 1764, il est malade en mai puis a une indigestion à Commercy. L'année suivante, il est malade et affaibli à Commercy. Marie vient encore à Commercy en août-septembre 1765 ; il est à demi-sourd, a une mauvaise vue et peine de plus en plus à se mouvoir. Leur séparation est douloureuse car Stanislas se doute qu'il voit pour la dernière fois sa fille chérie.

Moins de six mois plus tard, son petit-fils, le dauphin Louis touché par la tuberculose meurt à Fontainebleau le 23 décembre 1765 : « J'ai perdu deux fois la couronne ; je n'ai pas été ébranlé ; la mort du dauphin Louis m'anéantit ». Il se rend quand même à Nancy mais ne peut assister au service religieux célébré à la cathédrale en l'honneur de son petit-fils. À Marie, « son très cher cœur », il écrit ce jour-là, le 2 février : « Me trouvant au pied de la Vierge, je suis à l'abri de tout le mauvais temps ». Il rentre à Lunéville.

Je me contente de rappeler l'accident domestique survenu à Lunéville, le matin du 5 février au cours duquel il est effroyablement brûlé ; « Le feu était ardent, sa robe de chambre, présent de la reine sa fille, d'une étoffe très légère et doublée d'une ouate de soie, flottait et fut attirée par la flamme ; le feu s'y mit et la fumée s'éleva… » ; tout le côté gauche et la main sont brûlés depuis le genou et au-dessus de l'œil. Dans la dernière lettre à sa fille, dictée après les terribles brûlures qui devaient l'emporter, il fait même un peu d'humour sur son état puisqu'à celle qui lui avait recommandé de se prémunir contre le froid, il dit : « Vous auriez du plutôt me recommander de n'avoir pas si chaud ! » Au bout de quelques jours plutôt satisfaisants, les brûlures s'infectent et s'étendent ; après une agonie longue et douloureuse, il meurt le 23 février 1766 ; le lendemain, ses entrailles sont portées à Saint-Jacques de Lunéville puis le corps est inhumé le 4 mars à Bonsecours. Les panégyriques qui sont alors prononcés sont prolongés par quelques écrits dont la diffusion reste confidentielle, comme celui d'un abbé en 1784 « Histoire de Stanislas I[er], roi de Pologne » qui fait de Stanislas, « le modèle des époux, des pères, des souverains, des philosophes et des chrétiens ». La Galaizière quitte Lunéville le 5 mars 1766 ; il revient, chargé avec Alliot de la liquidation de la succession. Il laisse Antoine, son fils aîné qui, depuis 1758, assurait les fonctions d'intendant des duchés. Celui-ci reste en fonction et assure la transition jusqu'en 1777, en faisant preuve de plus de souplesse que son père. Son frère devient le premier évêque de Saint-Dié, de 1775 à 1802. La dispersion de la cour est une catastrophe pour Lunéville car ses dépenses alimentaient de multiples activités économiques et artistiques. C'est aussi la dispersion des artistes, des artisans d'art, des musiciens ; il n'y a plus de fêtes, plus de visites d'étrangers ! L'installation dans le château d'une caserne de Gendarmes rouges, est une bien faible compensation !

À la mort de Stanislas, la réunion des duchés de Bar et de Lorraine avec le royaume de France, préparée depuis trente ans, se fait naturellement ; dans le calme, sans le moindre trouble. Le roi confirme la Cour souveraine de Nancy dans son ancien ressort et lui donne le titre de parlement. En 1788-1789, les Lorrains semblent incorporés dans le royaume ; on le constate à la lecture des *Cahiers de doléances*, à l'attitude des élus aux États généraux puis à la Constituante ; leur mentalité et leur comportement sont proches de ceux des autres Français. Ils participent des mêmes courants de pensée et, bientôt, de la contestation de l'Ancien Régime puis de la monarchie. Le cas de l'abbé Grégoire, le curé d'Emberménil, est tout à fait révélateur de cet état d'esprit. Avec la création des départements en 1790, c'est la disparition des duchés puis des institutions et des règles juridiques héritées de la période des ducs.

Dominique Collin (1725-1781), d'après Jean Girardet, ***Mausolée de Stanislas le Bienfaisant [...] élevé [...] dans l'Église paroissiale de S^t^ Roch pour la pompe funèbre et le service solemnel du 26 mai [1766]***
Gravure à l'eau-forte rehaussée au burin, vers 1766.
Inv. 90.4.4.150
© Musée lorrain, Nancy

En 1792, la place Royale de Nancy perd son nom et la statue de Louis XV, renversée, et envoyée à la fonderie. Les créations de Stanislas disparaissent un peu plus tard : collège de médecine supprimé par un décret du 15 septembre 1793, la société royale aussi, comme toutes les académies, est supprimée par la Convention sur un rapport de l'abbé Grégoire. Bientôt, les sans-culottes profanent le tombeau de Stanislas ainsi que celui de la reine et ceux de la duchesse et du duc Opalinsky. Le cercueil est ouvert, la tête du roi détachée du tronc : un assistant s'écrie : « Encore un qui n'a pas été guillotiné ! ».

Héritage et souvenir : Stanislas le Bienfaisant

Sous le Consulat en 1802, le premier héritage de Stanislas à renaître fut la « Société libre des Sciences, Lettres et Arts de Nancy », dont la refondation est due à quelques anciens membres comme Coster, mais surtout grâce au travail persévérant d'Alexandre du Haldat qui exerça pendant cinquante ans les fonctions de secrétaire perpétuel de 1802 à 1852. Le mot « Société» est remplacé dès 1804 par celui d'Académie. Sous le Consulat et l'Empire furent accomplis plusieurs gestes de réparation : le 7 mars 1803, le corps du roi fut reconnu, placé dans un cercueil de chêne et inhumé dans la crypte de Bonsecours. Le maire Lallemand rappela à la postérité le souvenir d'un prince « qui avait comblé la ville et la ci-devant province de Lorraine de ses bienfaits ». Deux mausolées furent édifiés dans la chapelle du lycée en 1806. En 1807, une plaque de marbre fut posée à Saint-Dié en reconnaissance « à Stanislas, roi de Pologne ». Au début de la Restauration, fut organisée à Nancy une cérémonie de réparation : la dépouille mortelle du roi et sa tête détachée du tronc, furent placées dans un cercueil de plomb, le 17 septembre 1814. En 1825, Madame de Saint-Ouen déplorait l'oubli

Pierre Antoine, Pierre Barbier, ***Invitation au service funèbre pour le repos de l'âme de Stanislas le Bienfaisant en l'église Saint-Roch le 26 mai 1766***. Gravure sur bois, 1766. Inv. 2012.0.642 © Musée lorrain, Nancy / Photo. Ville de Nancy / Patrice Buren

dans lequel se trouvait Stanislas : « La renommée qui se plaît à répandre au loin la gloire des rois conquérants, semble oublier le souverain pacifique [...] Celui-là n'a-t-il pas aussi des titres à la gloire ? L'ami, le bienfaiteur de l'humanité est l'homme de tous les temps, de tous les pays ». Pour le faire reconnaître, elle décidait d'éditer des *Œuvres choisies* de Stanislas.

Progressivement, s'opéra une lente redécouverte de Stanislas par les Nancéiens. L'événement le plus important eut lieu à Nancy le 6 novembre 1831 : une statue de Stanislas le Bienfaisant fut inaugurée le 6 novembre 1831 sur la place Royale, devenue la place Stanislas. Christian Pfister a raconté la longue histoire de ce projet qui mit près de trente ans pour aboutir à l'installation de cette statue. À l'origine, avait été placée une statue du roi Louis XV due à Cyfflé et à Guibal, inaugurée le 26 novembre 1755. En novembre 1792, cette statue fut, sur ordre de la Législative, abattue, brisée puis envoyée à la fonderie. Sur le socle, on envisagea d'installer une statue du « Génie de la France », projet qui resta lettre-morte. Depuis 1804, on parlait déjà d'une statue du roi Stanislas ; ce projet fut repris sous la Restauration et approuvé en 1819 par Louis XVIII ; une commission fut désignée qui se mit en quête d'un sculpteur – le jeune Jacquot fut choisi – et du financement pour lequel

fut lancée une souscription publique. Lors de la révolution de 1830, la statue avait été fondue mais non encore installée. Le roi Louis-Philippe accepta l'installation de la statue sur le socle vacant depuis presque quarante ans. Lors de l'inauguration, trois discours furent prononcés dont l'un par Justin Lamoureux, président de la Société royale des Sciences, Lettres et Arts de Nancy, société qui avait versé 300 francs à la souscription. Celle-ci avait rapporté 66 976 francs versés par 3 579 souscripteurs, des particuliers, des municipalités, les conseils généraux dont celui de la Meurthe qui avait apporté 14 000 francs, de loin le plus gros souscripteur. La statue était dédiée à « Stanislas le Bienfaisant » dont des plaques gravées en 1833 rappelaient les bienfaits : d'un côté les fondations charitables – hôpitaux pour les pauvres, aumônes, secours aux victimes des accidents naturels (grêle, incendies, épidémies), maisons de retraite, etc. – et de l'autre côté, les fondations littéraires et artistiques : académie, bibliothèque publique, Bonsecours, Collège royal de médecine, etc.). En cette occasion, plusieurs livres sur Stanislas furent publiés dont celui de Blau *Notice historique sur Stanislas le Bienfaisant, depuis la violation de sa sépulture jusqu'à l'inauguration de sa statue*[2].

La redécouverte du rôle positif de Stanislas à Nancy doit beaucoup au mouvement lotharingien initié par le baron Prosper Guerrier de Dumast et à la « Société des sciences, lettres et arts de Nancy » dont il fut un membre très actif. En 1850, cette société tint une séance académique séculaire durant laquelle elle écouta deux longs exposés historiques puis le baron Guerrier de Dumast lut un long poème en vers où il célébra les mérites de l'académie et des académiciens. À l'issue de cette séance, cette société qui avait l'ambition d'être « l'Institut lorrain », prit le nom d'Académie de Stanislas, nom qu'elle a conservé jusqu'à nos jours.

À part René II, Charles III et peut-être Léopold, les noms des ducs de Lorraine sont oubliés ! À Nancy, tout le monde connait le nom de Stanislas, parfois réduit à un diminutif de quatre lettres, la place « *Stan* », ou encore à ce commode anglicisme *Stanway* ; on va même jusqu'à servir des menus Stanislas ! « Stanislas est naturalisé à Nancy où pourtant il n'a pas vécu », rappelle André Rossinot. Au-delà de Nancy, bien sûr à Lunéville, le château de Stanislas – à condition de ne pas oublier Léopold – est devenu le château des Lumières. Cette appellation est probablement une perception contemporaine un peu idéalisée ! Je doute que les contemporains aient perçu ainsi le château. À Metz, je n'ai que rarement entendu prononcer le nom de Stanislas, sauf cet « Ah oui ! C'est à Nancy la place Stanislas ». Par contre, j'ai entendu parler avec admiration de la place Stanislas au Brésil, et encore plus surprenant de la porte de la Craffe !

En résumant les choses, Stanislas a laissé un double héritage :

• un héritage patrimonial : Nancy, la ville de Stanislas, Nancy, la ville aux portes d'or, dont la place est inscrite au patrimoine mondial de l'humanité. Stanislas a été un bâtisseur et un urbaniste qui a fait de Nancy une vraie ville. La place qui porte aujourd'hui son nom remplit une fonction exceptionnelle dans l'espace public, une fonction qu'il n'avait peut-être pas imaginée et dont nous devons lui être reconnaissants. Sa récente rénovation en apporte tous les jours la preuve.

• un héritage culturel : une Académie, une bibliothèque, une œuvre littéraire. Stanislas, à défaut de gouverner, aimait écrire des essais ; à ce titre il a été bien sûr un roi philosophe. C'est le titre d'un livre ; ce titre est juste, à condition de suivre René Taveneaux et d'ajouter un adjectif ; Stanislas a été un philosophe chrétien.

Conclusion

Pour terminer, je voudrais insister sur trois traits majeurs de la personnalité de Stanislas. Stanislas était un homme venu d'ailleurs ; c'était un exilé qui avait la nostalgie de son pays, la Pologne, mais cet exilé a su s'adapter au pays qui lui avait été confié et a su se faire accepter par ses habitants. Stanislas était un homme de son temps dont il avait assimilé la culture : il était devenu un écrivain de langue française, il aimait la littérature et les arts. Il a été un trait d'union entre l'Est et l'Ouest européen ; il se voulait, comme plusieurs autres souverains, un philosophe éclairé ; était-il un homme des Lumières, comme on se plaît souvent à le désigner ? Sans aucun doute, car il avait réfléchi sur l'existence humaine qu'il inscrivait dans une perspective religieuse et chrétienne. Pour reprendre une expression de René Taveneaux, Stanislas fut « un philosophe chrétien » qui a su tempérer la ferveur et la rigueur des observances par l'esprit philosophique. Enfin, il faut souligner un des traits de son caractère : c'était « un homme de conciliation et de synthèse » et un homme d'une grande tolérance. Stanislas n'a certes pas gouverné ; il avait dû abandonner cette fonction au chancelier La Galazière que tout le monde en Lorraine a oublié, sauf peut-être à Neuviller-sur-Moselle. Ce fut peut-être sa chance, car gouverner, c'est souvent mécontenter, surtout quand on augmente les impôts. Le règne nominal de Stanislas, en apparence effacé, « trouve plus de relief dans l'histoire des idées », comme le souligne René Taveneaux. À défaut de gouverner, Stanislas a voulu laisser des créations dont il pouvait pressentir seulement le rôle culturel futur : je retiens notre Académie de Stanislas, je retiens encore la bibliothèque publique et royale devenue la Bibliothèque Stanislas. Enfin, il a voulu embellir et moderniser la capitale de ses duchés en créant une place Royale que la postérité à juste titre a ensuite reconnue comme étant son œuvre. Durival avait célébré cette magnifique réalisation en l'appelant « Stanislas le Bienfaisant ». Il avait même ajouté, un peu par flatterie : « confirmé par toute l'Europe ». La postérité s'est rangée à cette appréciation. À Nancy, la place Royale est devenue naturellement la place Stanislas. C'est pourquoi, deux cent cinquante ans après la disparition du roi, Stanislas reste encore très présent, dans notre espace public et dans nos mémoires.

Notes

1. Conférence présentée par François Roth, à l'occasion du 250e anniversaire de la mort du roi Stanislas, dans les Grands Salons de l'hôtel de ville de Nancy, le 23 février 2016.

2. Paris-Nancy, 1831.